

ELLE ET LUI.

DEUX SOUVENIRS.



IER même, une personne que j'aime tendrement depuis longues années, voulut bien me conter un épisode de sa vie. A mesure qu'elle parlait je comprenais que ces paroles vraies et senties iraient au cœur de tous ceux qui les recueilleraient. Je lui demandai de mêler sa propre histoire à mes récits; elle me l'accorda, grâce à la promesse que je lui fis de lui laisser garder l'anonyme.

“ Vers l'année 182...., me dit-elle, ma santé s'était visiblement altérée; une ordonnance de médecin

me força de quitter Paris et de me diriger vers les eaux de Plombières; je partis aussitôt accompagnée de ma mère.

“ Après avoir couru quelques relais, nous approchions de Provins. Depuis notre départ, la pluie tombait à torrents; notre postillon ruisselant l'eau, fit claquer son fouet, et tournant avec dextérité ses trois chevaux attelés de front, il entra royalement à l'hôtel de la *Croix-d'Or*. La cour, pleine de chariots, de voitures, de volailles, d'enfants, était dès lors pleine de cris, de tapage et de gaieté.

“ Nous étions transies; un vent sec, une vraie bise d'automne, nous avait surprises au milieu des ardeurs d'un été brûlant. Bientôt descendues de voiture, après avoir monté les marches d'un perron, nous fûmes nous réfugier sous le manteau de la cheminée d'une grande cuisine qui s'ouvrait au rez-de-chaussée.

“ En quittant la solitude de la route, nous voulions du bruit et force voix humaines, quelles qu'elles fussent. Cette cuisine de petite ville était grandiose et taillée sur le patron de la vie d'autrefois. Des arbres entiers brûlaient dans unâtre, autour duquel une famille de géans eût pu facilement prendre place. Tout un monde se démenait dans ce laboratoire culinaire, garçons, servantes, voyageurs, marmitons et rousiers; tous allaient et venaient, se cherchaient en criant à tue-tête; c'était le centre vers lequel chacun gravissait; et il se jouait là des scènes à la *Téniers*, toutes vivantes d'originalité. Nous prenons bien vite notre part de ce spectacle improvisé. Les cuisiniers sont à l'œuvre; comme au jour de la bataille, chacun, à son poste, commande la manœuvre d'une voix rauque; les fourneaux sont en feu, les marmites en ébullition; le tournebroche lardé d'une douzaine de volailles que dore un brasier ardent, appelle l'œil du voyageur que la faim talonne. Aux poutres noircies pendent les jambons enfumés; les brocs et les faïences se rangent méthodiquement sur les dressoirs de chêne, tandis que les murs lézardés se cachent sous une double rangée de casseroles de tous les formats.

“ Ici, c'était la vie prise sous son aspect le plus gai, mais le plus grotesque. Cette scène m'amusait, car j'en étais à mon premier voyage. Pourtant je vous ferai grâce de mon itinéraire pour arriver à Plombières,

“ Je n'y fus pas plutôt installée que je m'y trouvai passablement gâtée. Les élégantes du noble faubourg, qui s'y trouvaient en majorité, m'adoptèrent comme devant faire partie de leur coterie intime.

“ Nous commençâmes une bonne vie de plaisir. Nos matinées se dépensaient en promenades lointaines; le spectacle ou le bal égayaient nos soirées; nous faisons assaut de toilette et de coquetterie. A trois heures un rendez-vous général nous appelait sous l'ombrage de l'allée des Dames. Des Tyroliens y disaient les chants naïfs des montagnes; leurs agrestes mélodies se perdaient dans l'air comme nos promeneuses disparaissaient légères sous le feuillage. Plombières était un faubourg de Paris égaré dans les Vosges, et j'avais pris un bout de rôle dans le proverbe aristocratique qui s'y jouait à toute heure.

“ Le dimanche, les salons se paraient de femmes et de lumières; il y avait grand bal. Les officiers en garnison à Nancy y accouraient en foule. Faisant vingt lieues pour solliciter de l'une de nous la faveur d'une valse, s'ils l'obtenaient, ils se disaient payés, et au delà, de leur fatigue.

“ Mais comment deux tristes histoires vont-elles trouver leur place à côté de ces joyeux souvenirs?

“ Une jeune fille, parente assez proche d'une famille avec laquelle j'étais liée à Paris, Françoise de R***, ne semblait pas jolie au premier abord, mais peu à peu on trouvait en elle un attrait sympathique qui attirait à son propre insu. Religieuse jusqu'au puritanisme, sa foi était toute de charité, ses lèvres contaient mieux les choses du ciel que celles de la terre: et à chaque mot de son récit on sentait que son esprit avait passé par son cœur. Ses traits calmes avaient la physionomie de son âme.

“ Nos heures du matin s'enfuyaient ensemble. Nous nous plaisions à cotoyer les bords d'un torrent voisin de la ville. Les paroles coulaient des lèvres de Françoise aussi pures que les ondes et plus harmonieuses que leur murmure. Le soir, assises toutes deux sur un banc de gazon, au pied du même torrent, ma main dans sa main, mes yeux dans ses yeux, nous écoutions en silence trembler les feuilles des grands peupliers, tout en regardant l'eau frissonner et s'enfuir. Le nid de l'oiseau, la feuille tombée dans l'eau qui l'emporte, un nuage errant, un rayon de soleil, le jet de la fontaine, l'hirondelle qui fend l'air, l'étoile blanche, la mousse qui s'attache à la pierre, que de textes à nos causeries! Si un mot, un souvenir venait à réveiller la pensée de mon amie, elle grandissait soudain, et son esprit quittait la terre pour aller trouver l'infini; il s'élevait sans effort, comme la barque qui, sous sa voile enflée, part au premier vent, sans bruit, sans rames, et laisse le port tranquille pour se perdre dans le vaste Océan.

“ L'âme de cette jeune fille était un livre que je parcourais, mais que je n'épuisais pas! Nous faisons ensemble des promenades lointaines. Une fois nous rencontrâmes, sur la route du *Valdajou*, un moine qui reposait sur la pierre, au bord du chemin. Il était vieux et pauvre, réunissant ainsi les deux conditions les plus tristes de la vie!... Son corps ployait sous son froc grossier, une corde ceignait sa taille, un chapelet usé pendait à sa ceinture, et ses sandales déchirées protégeaient mal ses pieds contre les cailloux de la route; son front noirci par le soleil disait qu'il en bravait les ardeurs. Le bon frère traversait les rochers d'un pas sûr pour aller apprendre à lire aux petits enfants et porter des se-